

DANA GIOIA

Que reste-t-il de la poésie ?

Traduit de l'anglais par
RENAUD TOULEMONDE



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2021

TITRE ORIGINAL

Can Poetry Matter?

LA POÉSIE américaine est désormais l'apanage d'une coterie. Elle a perdu la place prépondérante qu'elle occupait dans la vie intellectuelle et artistique du pays pour devenir un art destiné aux initiés. S'adressant à un nombre de personnes relativement restreint, il est rare que l'activité bouillonnante qu'elle engendre touche un public plus large que ce petit groupe d'adeptes. Considérés dans leur ensemble, les poètes jouissent encore de quelque aura. Tels des prêtres dans une ville d'agnostiques, ils restent auréolés d'un certain prestige. Mais pris individuellement, ils demeurent quasi invisibles.

Paradoxalement, l'invisibilité des poètes contemporains coïncide avec une période d'expansion sans précédent pour la poésie. Il n'y a jamais eu autant de nouveaux livres publiés, autant d'anthologies, de magazines littéraires. Il n'a jamais été aussi facile de gagner sa vie en tant que poète. Les universités comptent désormais plusieurs milliers de professeurs qui dirigent des ateliers d'écriture, tandis que les lycées et les collèges en dénombrent plus encore. Le Congrès, suivi par vingt-cinq États

Le présent texte a paru pour la première fois dans
The Atlantic Monthly en mai 1991.

© Éditions Allia, Paris, 2021, pour la présente édition.

dans sa démarche, a même institué un titre de poète lauréat. Il existe aussi un système complexe de subventions publiques attribuées aux poètes, financées par des agences locales, fédérales et nationales. Le secteur privé n'est pas en reste puisqu'il octroie aux poètes des prix et des titres honorifiques et subventionne des résidences d'artistes. Il n'y a jamais eu autant de critiques publiées sur la poésie contemporaine qu'aujourd'hui ; elles remplissent aisément les pages de douzaines de revues littéraires et de publications universitaires.

Les abondantes publications ainsi que le foisonnement des cursus universitaires de poésie sont sans précédent dans l'histoire. Près de mille anthologies poétiques sont publiées chaque année, à quoi s'ajoute une myriade de poèmes paraissant dans des revues à grand ou petit tirage. Personne ne connaît le nombre exact de lectures de poésies organisées chaque année mais il s'élève certainement à des dizaines de milliers. Deux cents étudiants obtiennent chaque année une licence en création littéraire dans les universités américaines, diplômés qui viennent s'ajouter à ceux remis au lycée et au collège. On compte en moyenne dix élèves ayant choisi le cursus poésie par promotion, si bien qu'à eux seuls,

ces programmes produiront environ vingt mille poètes professionnels et accrédités en dix ans. Un observateur qui se fierait à ces statistiques pourrait aisément en conclure que nous vivons l'âge d'or de la poésie américaine.

Mais l'essor de la poésie n'est en réalité qu'un épiphénomène. Plusieurs décennies de subventions publiques et privées ont créé un entre-soi littéraire, composé d'une pléthore de professeurs, d'étudiants diplômés, de rédacteurs, d'éditeurs et d'administrateurs. Principalement inféodés aux universités, ces groupes sont peu à peu devenus le principal lectorat des poèmes aujourd'hui publiés. Ainsi, la poésie américaine qui, autrefois, dirigeait toute son énergie vers le grand public se renferme de plus en plus sur elle-même. Les réputations se créent et les prix sont remis au sein de ce petit cercle. Pour paraphraser la définition de la renommée universitaire donnée par Russel Jacoby dans *Les Derniers Intellectuels* : un poète "connu" ne l'est désormais que de ses pairs. Mais ils sont assez nombreux pour rendre cette gloire locale relativement significative. Il y a peu, lorsque l'on disait "seuls les poètes lisent de la poésie", on formulait une critique négative. Cela s'avère désormais une stratégie marketing efficace.

Cette situation paradoxale est devenue une véritable énigme zen de la sociologie culturelle. Tandis que le nombre de spécialistes en poésie américaine a progressivement augmenté au cours des cinquante dernières années, l'intérêt que le grand public porte à la poésie a diminué. De plus, les vecteurs qui ont contribué au succès de la poésie au niveau institutionnel – l'explosion des ateliers de création littéraire dans les universités, la prolifération de revues et publications subventionnées, l'émergence de carrières dans l'enseignement de l'écriture et enfin la migration de la culture littéraire américaine vers les universités – ont malgré eux conduit à la rendre invisible auprès du grand public.

Pour le lecteur lambda, dire que la poésie a perdu de son influence peut sembler une évidence. Or, il est propre au vase clos dans lequel évolue désormais la poésie de dénier ce constat. Comme s'ils étaient des représentants commerciaux au service du Parnasse, les thuriféraires de la poésie offrent d'impressionnantes énumérations de chiffres montrant la bonne santé des publications, des cours et chaires de poésie. Comment alors démontrer l'érosion de l'influence intellectuelle et spirituelle de la poésie quand les statistiques

prétendent le contraire ? Certes, les chiffres ne mentent pas mais, pour tout observateur impartial, les preuves de l'érosion de la poésie dans le monde des idées et des lettres semblent irréfutables.

Les journaux quotidiens n'en rendent plus compte. En réalité, il est très peu question de la poésie et des poètes dans la presse généraliste. Bien que la poésie soit redevenue une catégorie à part entière des National Book Awards en 1991, elle en avait été évincée en 1984. Les grands noms de la critique littéraire ne s'y intéressent que rarement. À dire vrai, presque plus personne ne publie de chronique de poésie, si ce n'est les poètes eux-mêmes. Il n'y a presque plus d'anthologies de poésie contemporaine publiées à l'exception de celles qui s'adressent au monde universitaire, à l'image de la *Norton Anthology*. En résumé, la multitude de lecteurs de fiction littéraire semble prêter très peu d'attention à la poésie. Un lecteur familier des romans de Joyce Carol Oates, John Updike ou John Barth est susceptible d'ignorer les noms de Gwendolyn Brooks, Gary Snyder ou W.D. Snodgrass.

La manière dont le *New York Times* traite de l'actualité poétique est symptomatique de l'état de la poésie aujourd'hui. Presque jamais

chroniquée dans l'édition quotidienne, la poésie est parfois évoquée dans le supplément littéraire du dimanche, mais le plus souvent sous la forme d'une critique succincte de deux ou trois ouvrages groupés ensemble. Alors que romans et biographies sont commentés dès leur sortie, les nouveaux recueils de poètes aussi importants que Donald Hall ou David Ignatow doivent parfois attendre un an avoir d'être cités et ne le sont parfois pas du tout. Il a fallu qu'Henry Taylor gagne le prix Pulitzer avec *The Flying Change* pour que son recueil bénéficie d'une recension. *Transparent Gestures* de Rodney Jones a été chroniqué plusieurs mois après avoir remporté le Prix National de la Critique Littéraire. *Thomas and Beulah* de Rita Dove, vainqueur du prix Pulitzer, n'a reçu aucune critique dans le *Times*.

La place qu'occupe la poésie dans les autres journaux n'est guère meilleure, elle est même pire. Le seul exemple du *New York Times* démontre que, malgré une production pléthorique, la poésie ne préoccupe que peu les lecteurs, les éditeurs ou les marques qui bénéficient d'encarts publicitaires dans ces journaux – elle n'intéresse personne à vrai dire, sinon les autres poètes. Pour la plupart des médias, la poésie est devenue un

artefact littéraire, destiné moins à être lu qu'à être favorablement accueilli. La plupart des rédacteurs traitent la poésie et les chroniques de poésie de la même manière qu'un prospère propriétaire de ranch du Montana s'occupe de ses buffles – ces animaux en voie de disparition ne sont pas là pour être mangés mais pour être montrés par respect pour la tradition.

COMMENT LA POÉSIE S'EST PERDUE

LES QUERELLES concernant le déclin de la poésie ne sont pas une nouveauté. Dans le monde littéraire américain, elles remontent au XIX^e siècle. Or, on pourrait situer le début du débat moderne quand la première version de l'essai controversé d'Edmund Wilson, *Is verse a dying technique?* [Le vers est-il un art moribond?], a été publiée en 1934. En analysant l'histoire littéraire américaine, Wilson note que l'influence du vers n'a cessé de décroître depuis le XVIII^e siècle. L'emphase du mouvement romantique a contribué à rendre la poésie si "fugace et absolue" qu'elle a fini par s'émousser dans une veine principalement lyrique. Fondu dans le lyrisme, le vers – auquel avaient autrefois recours la narration